



QUI A TUÉ LADY WINSLEY ?

de Hiner Saleem

Lady Winsley, une romancière américaine, est assassinée sur une petite île turque. Le célèbre inspecteur Fergan arrive d'Istanbul pour mener l'enquête.

Très vite, il doit faire face à des secrets bien gardés dans ce petit coin de pays où les tabous sont nombreux, les liens familiaux étroits, les traditions ancestrales et la diversité ethnique plus large que les esprits.

Hiner Saleem, né dans le Kurdistan irakien, a fui le régime de Saddam Hussein lorsqu'il avait dix-sept ans. Réfugié en Italie, où il a suivi des études universitaires, il s'est ensuite installé en France. Les douze longs métrages qu'il a réalisés ont souvent été financés dans le cadre de coproductions européennes. Après le touchant conte westernien *My Sweet Pepper Land*, Hiner Saleem a opté pour le polar, transposant son action dans la petite île de Büyükada, à proximité d'Istanbul. Le choix de ce lieu touristique pour narrer une énigme criminelle pourrait sembler saugrenu, mais Saleem a mis en avant un double décalage. D'une part, le traitement sous forme de comédie donne au film de faux airs de *Bons baisers de Bruges*, compte tenu du détournement d'un décor de carte postale. Par ailleurs, le tournage en pleine saison hivernale a dépouillé le lieu de tous ses artifices, imbibant le métrage d'une atmosphère de mystère et de tension.

Mais ne nous trompons pas : *Qui a tué Lady Winsley ?* ne se veut pas simple film de genre brillant et élégant, malgré le plaisir que procure une intrigue surannée qui n'est pas sans évoquer l'univers d'Agatha Christie, ne serait-ce que par son titre résumant le MacGuffin scénaristique. Comme à son habitude, le cinéaste aborde les thèmes qui lui sont chers, à commencer par celui des discriminations à l'encontre des membres de la communauté kurde. « J'ai eu envie de faire un polar, mais à ma façon. Je suis un conteur avant tout, alors l'idée de genre fut un élan pour mon imagination, non une contrainte que je me serais imposée. Je voulais

parler de la société turque et kurde d'aujourd'hui et des rapports entre les deux, sans être sentencieux sur le fond. C'est une histoire adressée à tout le monde, un sujet universel qui traite des rapports intemporels entre les hommes. L'humour, l'absurde et la folie accompagnent mes personnages, comme ils accompagnent chaque être humain qui veut vivre, ou qui tente de survivre », a déclaré le réalisateur (dossier de presse).

Car au fil de la difficile enquête menée par l'inspecteur Fergane, c'est toute une faune mesquine et étriquée qui va lui mettre des bâtons dans les roues : commissaire local plus ou moins corrompu et opportuniste, prêt à arrêter le premier suspect venu pour que l'enquête ne fasse pas de vagues, communauté masculine machiste qui enviait la liberté d'une reporter occidentale, mégères racistes et rétrogrades estimant être « chez elles » et donc « pouvoir tuer qui elles veulent ». Tous détestent l'étranger, le lettré et, d'une manière générale, toute personne ayant l'outrecuidance de venir bouleverser leur tentation de repli sur soi, qu'elle soit dépositaire de la loi ou intellectuelle. Il est alors aisé de déceler dans le film une satire au vitriol de la Turquie d'Erdoğan et, partant, des populismes qui gangrènent la planète ces dernières années. Pourtant, Hiner Saleem garde la main légère et ne cède en rien aux outrances du film à thèse ou à la charge caricaturale. *Qui a tué Lady Winsley ?* est une bouffée d'air frais, qui devrait élargir l'audience d'un cinéaste dont l'œuvre a été jusqu'ici plutôt confidentielle. **aVoir-aLire**

Que dit Hiner Saleem, réalisateur ?

Qui a tué Lady Winsley ? a ainsi des allures de vraie comédie policière qui n'est pas sans rappeler l'esprit des meilleurs romans d'Agatha Christie...

J'aime les films « noir » américains des années 40 et 50, mais je voulais m'amuser avec les codes du polar. Le point de départ a été une goutte de sang, celle que l'on retrouve dans l'œil de Lady Winsley et dont on devine qu'elle appartient au meurtrier. C'est au fil de l'écriture qu'une mécanique propre à cette histoire s'est imposée. Véronique Wüthrich, qui a écrit le scénario avec moi, aime les histoires à la « Agatha Christie ». C'est grâce à elle que s'est opéré, peut-être inconsciemment, ce glissement vers une ambiance plus feutrée, ce côté « rétro » qui m'a plu tout de suite. Le polar est un genre qui a été largement récupéré par la télévision au cours des dernières années, il nous fallait donc prendre des chemins de traverse, nés directement de l'imagination, pour trouver le ton juste à ce film.

Le film va plus loin qu'une simple enquête policière : il questionne également la place de la femme dans la société turque...

Je voulais aborder de front la question de l'adultère dans une société conservatrice comme le Moyen-Orient. La femme infidèle y est systématiquement considérée comme coupable alors que c'est le contraire pour l'homme. Son infidélité peut même participer à construire et imposer sa virilité. C'est ici une des conséquences d'un système patriarcal qui est peu ou pas discuté. Pour autant, je ne voulais pas verser dans l'analyse sociologique. Les prismes du polar et de la comédie convenaient donc parfaitement à mes intentions premières. Il y a quelque chose d'absurde dans cet adultère quasi généralisé à toutes les femmes de l'île, mais la réaction de leurs maris est aussi le marqueur d'un état d'esprit propre à cette société.

Lady Winsley est Américaine. Pourquoi le choix d'une étrangère comme figure centrale de l'intrigue ?

Tout d'abord, je ne voulais pas que la victime soit ni kurde ni turque. Ensuite, j'avais envie de donner une dimension cosmopolite à l'histoire. Lady Winsley a été correspondante du New York Times en Turquie pendant 10 ans. C'est une femme seule et solitaire dont la vie est entièrement dédiée à son travail de journaliste et d'investigatrice. Qu'elle soit étrangère lui donnait le recul nécessaire pour aborder librement et sans tabous les problèmes d'un pays qui n'est pas le sien. A travers elle, et aussi le personnage de l'inspecteur Fergan, je pouvais parler de la place des Kurdes dans la société turque.

Sa part d'humanité se révèle dans son histoire d'amour avec Azra...

Le film n'est pas seulement un polar, c'est aussi un hymne à l'amour. C'était important pour moi d'aller au-delà des codes imposés par un genre particulier. En l'occurrence, cette histoire d'amour vient enrichir les personnages de Fergan et Azra. Elle donne à voir d'eux bien plus encore qu'eux-mêmes ne le souhaiteraient. Fergan s'avère finalement moins froid qu'il ne veut le laisser paraître, Azra fait de son côté l'expérience de la tolérance en tombant amoureuse.

Un homme campé à la proue d'un bateau franchit les flots noirs du Bosphore. En miroir de la force visuelle de l'image, une calligraphie d'arbres, la jetée de l'île à laquelle l'homme va accoster. Lui, c'est l'inspecteur - Fergan (Mehmet Kurtulus), enquêteur dépêché d'Istanbul que sa réputation précède. Sur l'île de Büyükkada, un meurtre a été commis. Lady Winsley, unique gisante de la morgue locale, a été abattue d'une balle. Femme de lettres américaine, elle fut longtemps correspondante de presse en Turquie, mais nul ne connaît les raisons de sa présence dans l'île en période hivernale.

Un « jeu des petits nègres » s'organise aux limites de ce territoire. Pas plus que les bâtiments ou les intérieurs, il ne sera montré dans son entier. Un hommage hitchcockien flotte entre les voilages de la chambre du crime agités de bleu, les bruissements d'ailes d'un vol d'oiseau. Le doute allongera ses ombres depuis quelques coupures de journaux dévoilant un meurtre commis sur un jeune homme vingt ans plus tôt. Soupçons et mystères s'enracinent d'autant plus profondément que la plupart des habituels suspects sont cousins. L'arbre généalogique des origines n'en finit pas d'étendre ses ramifications. Sinon il y a le journaliste du coin, le jardinier, l'auguste patriarche, un vétérinaire qui a longtemps battu la campagne et autant d'ancêtres et de rejetons. L'enquête de Fergan dans les brumes de l'île, ses étranges étrangetés, sa falaise qui tombe à pic au sortir du « Bar de la fin », progressera en coudes à la manière d'un labyrinthe diversement éclairé.

Hiner Saleem convoque encore une fois le burlesque. D'une même griffe, il égratigne et épargne, préserve par la légèreté du ridicule la dignité des personnages. Ainsi du commissaire Çelik (Ergün Kuyucu) pareil à un coq de girouette qui ne sait plus où donner du chef. Du sang injectait l'œil gauche de la victime, indice aveuglant qui donnera lieu à des tests d'ADN. Les hommes devront y passer, et bientôt les femmes potentiellement adultères. La -cocasserie des réactions conjugales le dispute à la sévérité des faits. Une femme a été tuée. Et ressurgit en douce ce jeune homme dont plus personne ne se rappelle le décès brutal. Les circonstances en sont consignées dans un mince dossier, délié comme un poème kurde condamné à l'opacité des langues clandestines. Car c'est affaire d'identités et de langages. On a beau expliquer à Fergan que les récits de crimes claniques et raciaux ne tendent qu'à ancrer l'identité des îliens, lui ne parle pas cette langue. On n'aime pas ses méthodes. Il fera même l'objet d'une contre-enquête qui hissera son portrait à la une, perçant le plus douloureux des secrets surgi de la mémoire piétinée par force de sa mère. Des gammes musicales rythment l'imaginaire. Au Star Motel, Fergan et la belle Azra (Ezgi Mola) tâcheront de ne pas se perdre dans les traductions amoureuses. Pour ce qui est du coupable, qui cherche trouve. **L'Humanité**

Des films de Hiner Saleem ont été projetés au Cinémateur :

Vodka Lemon en 2003
Si tu meurs je te tue en 2011
My Sweet Pepper Land en 2014

Pour ne pas manquer ce film

**Me 6 19h Je 7 14h30 Ve 8 14h30 Sa 9 21h30 Di 10 19h Lu 11 19h Me 13 19h
Je 14 14h30 Ve 15 14h30 Sa 16 21h Di 17 14h Lu 18 19h Ma 19 19h**